

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	48 (1910)
Heft:	13
Artikel:	Histoire palpitante : le vainqueur du Mont-Blanc : [1ère partie]
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-206771

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et pour response ie vous dit pour verité que nous n'avons ny moy ni mes' gens aucunement point veu ny appereeu la dite ma niepce vostre femme rière ces quartiers icy ny ailleurs, ny aucune nouvelle d'elle. Au reste nous vous saluons comme aussi vos pere et mère, et sœurs; et vostre beau pere et belle mère vous saluent aussi. Je vous suis et demeure quant à moy.

» vostre très humble serviteur et oncle
Jean D...
et Jaques R...
vostre beau pere. »

ONNA TENABLLIA DE MUNICIPALITA

FOUDRAI pas crâire que l'é tot plliési d'être municipau. Se dâi iâdzo lâi a dâi galé mo-
ment quemet quand ie sant invitâ ào dinâ de l'abbayâ ào bin de la vesita d'église, lâi a tot parâi dâi croâo quart d'hâore à passâ, dâi coup que lâi a. Ah ! quecha, allâ pî ! Et quand faut fêre on discou, n'è pardieu pas tant quemoudo, principalameint po no z'autro qu'on è dâi pay-
san de la campagne et qu'on n'â pas atant de niaffa que lè minna mor de la vela. Faut ître d'attaque, vo dio, et pu avâi de la tâta, por cein que dâi iâdzo que lâi a, l'è pardieu rido défecilo de comprendre bin adrâi ti le mot bêtors que lè lois l'ant ao dzo de vouâ. Faut savâi que l'è qu'on budget que l'è dan oquie quemet lè *dix commandements* qu'on liésâi dein mon dzouveno teimps ào pridzo, oquie qu'on fâ bin d'accutâ ma qu'on pao pas fêre tot cein que dit.

Dan, on coup, la Municipalâit de Mollie-Tsau-
son que l'avâi ètâ tota renovalâit ài vôte, por cein que lè vilhio étant pas revagnâ, ie déve-
sâve dau budget et, ma fâi, lâi avâi bin de cliau novi municipau que ne savant pas fenameint cein que l'étai. L'è lo bossi que l'avâi fê, — ètai-te pas payâ po fêre clli l'ovrâdzo — et lo syndico lau dit dinse :

— Vo z'ai oüu bin adrâi, lâi arâi sti an que vint on *déficit*, d'onna caintanna de franc. S'agit de savai cein qu'on vao ein fêre. Que peinse-tô de cein, Abram, tè que t'î lo premi municipau ?

— Mè, que dit Abram, crâo que lo mi l'è de plliessi clli *déficit* à la Banqua, tant qu'à qu'on ein aussie fauta.

— T'î pas tot fou ! que fâ lo syndico, fte-vo ti d'accô.

— Pas mè, que repond Bourdiet,
— Eh bin, que vao-to qu'on ein fasse ?

— Mè ! que fâ dinse Bourdiet, ie su d'avis qu'on farâi bin mi de lo partadzî eintre noutrâ trâi régent, que sant adi à se plleindre que sant pas prau payâ. Sarant omète conteint on iâdzo.

MARC A LOUIS.

Minauderies. — Combien d'années, Monsieur, me donnez-vous? minaudait une vieille dame.

— Oh ! Madame,... est-il bien besoin de vous en donner encore ?

ON A BIEN L'TEMPS !

CHANSON

JEAN-LOUIS, le temps menace,
Faut ramasser notre foin ;
On n'en a pas une masse,
Tu dois soigner notre bien...
— Les nuages vont de bise,
Le soleil luit par moment:
On a l'temps, ma pauvre Lise,
On a bien l'temps !

Jean-Louis, et cette note
A payer au cordonnier
Pour les souliers de Charlotte ?
Il ne faut plus renvoyer...
— On ne fait pas à sa guise
Chez nous autres paysans.
On a l'temps, ma pauvre Lise,
On a bien l'temps :

Jean-Louis, pour la cuisine
Demain, achète un bidon,
Et peut-être une terrine,
A la foire de Moudon...
— Avant tout faut que j'te dise,
J'achète un tonneau d'Aclens :
Pour l'bidon, ma pauvre Lise,
On a bien l'temps !

Jean-Louis, l'fait est notoire,
Tu bois plus qu'il ne convient,
Et si tu veux bien me croire
« Signe » pour le mois qui vient...
— Bah ! jamais je ne me grise
Comme font tant d'autres gens:
On a l'temps, ma pauvre Lise,
On a bien l'temps !

Jean-Louis, et ta séance
De Municipalâit...
On veut te marquer l'absence !
N'as-tu pas tout mazetté ?...
— Le syndic est à la mise,
Il en aura pour longtemps :
On a l'temps, ma pauvre Lise,
On a bien l'temps !

E.-C. THOU.

Le rappel — Un courtier d'annonces faisait l'article à un commerçant, pour un ordre.

— A quoi bon, objectait ce dernier, ma maison est ancienne et suffisamment connue

— Hé, monsieur, le bon Dieu, lui aussi, est ancien et bien connu. Et pourtant il faut encore sonner de temps en temps les cloches pour le rappeler au souvenir des fidèles.

SILHOUETTE

CHATEAU D'EX.

On n'a jamais su l'âge de Jérôme, peut être le sait-il à peine lui-même... Usé aux tra-
vaux des champs, il va, tout voûté, rapproché déjà de la terre, cette amie nourricière qu'il a tant soignée, qu'il soigne encore et en laquelle, un jour, il dormira.

Jérôme a le crâne bombé, la tête un peu simiesque. Son poil d'une indéfinissable nuance moitié brun, moitié flashe, s'érige à l'aventure au-dessus d'un masque étrange. Le front court à l'air d'être pressé et de fuir. Il est coupé de sourcils indéfinissables, eux aussi, embroussaillés et durs, présume-t-on, comme des brosses à dents. Enfoncé dans leurs orbites, les yeux gris, ternes, têtus, avides, s'allument parfois prodigieusement à la vue de quelque belle fille ou à l'ouïe d'une bonne récolte. Et cette lueur fugace qui passe, c'est l'indestructible étincelle de vie qui doit surgir de profondeurs insoupçonnées, monter presque intacte de ce refuge intime où nous logeons tous notre droit à la joie. Jérôme a les pommettes saillantes, le teint terne, brûlé, ridé, desséché. Sa bouche surmontée de quelque brin de moustache hirsute a un pli satanique, un sourire madré où des siècles de ruse paysanne ont imprimé leur marque. Son menton volontaire s'étonne sans doute d'une fossette de chérubin qui y fait son nid. Les bras de Jérôme semblent très longs à cause du dos courbé; les mains disent leur labeur; les jambes cageneuses ont le pas lourd.

*

Jérôme est un grand laborieux. Il va, il peine. Le labeur, il ne connaît que cela, mais comme il vieillit ce sont les autres, les compagnons plus alertes qui font les besognes difficiles. On l'aime bien, Jérôme, tout en s'en rendant à peine compte ! Il y a si longtemps qu'il fait partie du fermage ! On le considère comme un vieux meuble amoindri de chôes et d'années, réparé de ci, de là, un meuble sur lequel on n'ose plus poser de choses lourdes pour ne pas l'ébranler, mais auquel on tient pour ce qu'il a vu et passé.

Jérôme a des égards pour la patronne, dont il gronde volontiers les fils, subissant à regret leurs niches gamines. Il adore les bêtes, sa fierté

est à son comble quand on lui confie le troupeau pour traverser le village. Il sait les soins à donner à la terre et pratique un utilitarisme tout à fait américain. Son indignation ne connaît pas de bornes lorsqu'il critique le bourgeois qui perd du terrain pour y faire croître des fleurs. Des fleurs ? Sacrilège ! Qu'en aura-t-on en hiver ? N'est ce pas autre chose que de voir s'aligner des têtes de choux et des poireaux ? Les fleurs ? Il ne descend pas jusqu'à elles. C'est bon pour une fille en promenade d'en cueillir une bras-sée...

Jérôme aime à donner des conseils. Il exige une certaine déference de la part de ses auditeurs. Il se moque très fort des gens de la ville et se vêt, — lui qui possède une malle pleine de vêtements, — comme un chenapan.

Un malle pleine de vêtements ? Oui. Il en a cependant perdu la clef et, heureux de sa trouvaille d'économie, il préfère ne pas la faire ouvrir afin d'avoir des « réserves ».

La partie la plus sentimentale de sa vie actuelle trouve un épanchement auprès des chats. Il a, avec eux, des gestes d'une douceur toute féminine, et toute féline.

Il les caresse, les choie, les nourrit et parfois se penche très près de l'un deux pour le baisser...

On pense dans son village et dans les environs, que Jérôme est un type. ANNETTE SCHULER.

Médecine confessionnâle.

CHACUN sait, disait le célèbre docteur lausannois, Matthias Mayor, que les populations qui se nourrissent de lait, de beurre et de fromage, sont plus difficiles à purger que celles qui vivent de fruits et de végétaux.

Ainsi, ne fûmes-nous point surpris de la réflexion suivante d'un villageois, que nous examinions un jour au Conseil de santé.

A cette question, « que donneriez-vous à un adulte, pour l'évacuer ? » il répondit assez juste. Mais se reprenant, aussitôt et malgré notre air de satisfaction : — « il en faudrait, dit-il, au moins le double pour un *papiste* ! »

C'est qu'il habitait tout près de quelques villages fribourgeois, où l'on se nourrit surtout des produits du lait, et que, dans ces localités-là, on professait la religion catholique.

L'idée de rendre Rome et le Pape responsables du nombre plus ou moins considérable de selles produites par un médicament quelconque; cette idée était trop cocasse pour ne pas déridre le front de notre sévère et grave aréopage.

HISTOIRE PALPITANTE

Et puisque la bise et la froidure, se parant insollement, depuis lundi, de l'étiquette du printemps, nous refoulent au sein de nos demeures et nous ramènent au coin du feu, allons demander des consolations à notre bibliothèque.

Connaissez-vous les *Impressions de voyages*, d'Alexandre Dumas (Calmann Lévy, éditeur, Paris) ? Sous la rubrique « Suisse », l'auteur fait, sur notre pays, foule de remarques très curieuses, intéressantes à connaître, bien qu'elles nous fassent parfois sourire. Dumas, comme la plupart des Français de son temps, ne se faisait pas souci d'exactitude quand il parlait de l'étranger. C'est ainsi qu'à l'égal de beaucoup de ses compatriotes il place le Mont-Blanc en Suisse.

Qu'importe, après tout, ce n'est pas à nous de protester. Acceptons le cadeau, il en vaut la peine. Or, à propos du Mont-Blanc, il y a dans les impressions de Dumas une page savoureuse et palpitante au plus haut point.

Du moins c'est mon avis ; si ce n'est pas le vôtre, C'est en vain sûrement que je ferais l'apôtre. Et voudrais vous prêcher...

N'ayez peur, je n'en ferai rien. Je voudrais seulement vous engager à lire cette page — après, vous lirez toutes les autres, c'est certain. Il s'agit du récit que Balmat fit à Dumas de sa conquête du Mont-Blanc.

Dumas, en excursion à Chamonix, avait convié à dîner le célèbre guide de de Saussure, espérant bien l'amener peu à peu à lui faire le récit de ses exploits, de sa première ascension au Mont-Blanc.

Mais passons la parole à Dumas, ou plutôt à Balmat, lui-même.

Le vainqueur du Mont-Blanc.

« Au dessert, je mis la conversation sur les exploits de Balmat. Le vieillard, que le vin de Montmeillan avait rendu gai et bavard, ne demandait pas mieux que de me les conter. Le surnom de Mont-Blanc, qu'il a conservé, prouve du reste qu'il est fier des souvenirs que j'invoquais.

« Il ne se fit donc pas prier lorsque je l'invitai à me raconter tous les détails de sa périlleuse entreprise. Seulement, il me tendit son verre, je le remplis.

« — Avec votre permission, mon maître, me dit-il en se levant.

« — Certes, et à votre santé, Balmat !

« Nous trinquâmes.

« — Pardieu ! dit-il en se rassoyant, vous êtes un bon garçon.

« Puis il vida son verre, fit claquer sa langue, cligna des yeux en se renversant sur le dossier de sa chaise, essayant de rappeler ses idées.

« Quant à moi, je pris mon album et mon crayon, et je me préparai à écrire.

« C'est donc le récit pur et simple de Balmat que je vais mettre sous les yeux du lecteur.

— Hum ! c'était, ma foi, en 1786 ; j'avais vingt-cinq ans, ce qui m'en fait aujourd'hui, tel que vous me voyez, soixante-douze bien comptés.

« J'étais bon là... Un jarret du diable et un estomac d'enfer ! J'aurais marché trois jours de suite sans manger. Ça m'est arrivé une fois, que j'étais perdu dans le Buet. J'ai croqué un peu de neige, voilà tout. Je me disais de temps en temps, en regardant le Mont-Blanc de côté :

« — Oh ! farceur, tu as beau faire et beau dire, va, je te grimperai dessus quelque jour. Enfin, c'est bon...

« Voilà que ça me trottait toujours dans la tête, le jour comme la nuit. Le jour, je montais dans le Brévent, d'où l'on voit le Mont-Blanc comme je vous vois, et je passais des heures entières à chercher un chemin.

« — Bah ! j'en ferai un, s'il n'y en a pas, que je disais ; mais il faut que j'y monte.

« La nuit, c'était bien autre chose : je n'avais pas plus tôt les yeux fermés que j'étais en chemin. Je montais d'abord comme s'il y avait eu une route royale, et je me disais :

« — Pardieu ! j'étais bien bête de croire que c'était si difficile d'arriver au Mont-Blanc.

« Puis, petit à petit, le chemin se rétrécissait ; mais c'était encore un joli sentier comme celui de Flégère ; j'allais toujours. Enfin, j'arrivais à des endroits où le sentier s'effaçait, à des endroits inconnus, quoi ! la terre mouvait, j'enfonçais dedans jusqu'aux genoux. C'est égal, je me donnais une peine ! Qu'on est bête quand on rêve !... C'est bien, j'en sortais à la longue ; mais ça devenait si roide, que j'étais obligé d'aller à quatre pattes : c'était bien autre chose, alors ! Toujours de plus difficile en plus difficile. Je mettais mes pieds sur des bouts de rocher, et je les sentais remuer comme des dents qui vont tomber ; la sueur me coulait à grosses gouttes ; j'étais tout, que c'était un cauchemar ! N'importe, j'allais toujours ; j'étais comme un lézard le long d'un mur ; je voyais la terre s'en aller sous moi : ça m'était égal, je ne regardais encore qu'en l'air, je voulais arriver ; mais c'étaient les jambes !... moi, qui ai des jarrets solides, je ne pouvais plus les plier. Je me retournais les ongles sur les pierres, je sentais que j'allais tomber, et je disais :

« — Jacques Balmat, mon ami, si tu n'attrapes pas cette petite branche-là, qui est au-dessus de ta tête, ton compte est bon.

« La maudite branche, je la touchais du bout des doigts ; je me râclais les genoux comme un ramoneur. Ah ! la branche, ah ! je la pinçais. Allons !... Ah ! cette nuit-là, je me la rappellerai toujours : ma

femme m'a réveillé par le plus vigoureux coup de poing !... Imaginez-vous que je m'étais accroché à son oreille, et que je la tirais comme un morceau de gomme élastique... Ah ! pour cette fois, je me dis :

« — Jacques Balmat, il faut que tu en aies le cœur net.

« Je sautai donc à bas du lit, et je mis mes guêtres.

« — Où vas-tu ? me dit ma femme.

« — Chercher du cristal, que je répondis.

« — Je ne voulais pas lui conter mon affaire.

« — Et ne sois pas inquiète, continuai-je, si tu ne me vois pas revenir ce soir. Si je ne suis pas rentré à neuf heures, c'est que je coucherais dans la montagne.

« Je pris un bâton solide, bien ferré, double en grossesse et en longueur d'un bâton ordinaire ; j'emplis ma gourde d'eau-de-vie, je mis un morceau de pain dans ma poche, et en route !

« Quatre heures après j'étais aux Grands-Mulets : c'était déjà quelque chose. J'avais gagné mon déjeuner ; je cassai une croûte, je bus un coup. C'est bon.

« J'étais assez inquiet de savoir si je trouverais plus haut un endroit où passer la nuit. J'avais beau chercher à droite et à gauche, je ne voyais rien. Enfin je me remis en route à la grâce de Dieu !

« Au bout de deux heures, et demie, je trouvai une belle place nue et sèche ; le rocher perçait la neige, et m'offrait une surface de six ou sept pieds : c'était tout ce qu'il me fallait, non pas pour dormir, mais pour attendre le jour d'une manière un peu moins dure que dans la neige. Il était sept heures du soir : je cassai mon second morceau de pain, je bus une seconde goutte, et m'installai sur le rocher où j'allais passer la nuit : ça ne me prit pas grand temps, le lit n'était pas long à faire.

« Sur les neuf heures, je vis venir l'ombre qui montait de la vallée comme une fumée épaisse, et s'avancait lentement vers moi. A neuf heures et demie, elle m'atteignit et m'enveloppa : cependant, je voyais encore au-dessus de moi les derniers rayons du soleil couchant, qui avaient peine à quitter la plus haute sommité du Mont-Blanc. Je les suivis des yeux tant qu'il y restèrent. Enfin ils disparaissent, et le jour s'en alla. J'avais à ma droite, à la portée de ma main, un précipice de huit cents pieds de profondeur. Je ne voulais pas m'endormir, de peur de rouler dans la ruelle en rêvant ; je m'assis sur mon sac, et je me mis à battre des pieds et des mains pour entretenir la chaleur. Bientôt la lune se leva pâle et dans un cercle de nuages, qui la voilèrent tout à fait sur les onze heures. En même temps, je voyais descendre de l'aiguille du Goûter un coquin de brouillard qui ne m'eut pas plus tôt atteint, qu'il se mit à me cracher de la neige à la figure. Alors je m'enveloppai la tête avec mon mouchoir, et je lui dis :

« — C'est bon, va ton train.

« A chaque minute, j'entendais la chute des avalanches, qui grondaient en roulant comme le tonnerre. Les glaciers craquaient, et à chaque craquement je sentais la montagne remuer. Je n'avais ni faim ni soif, et j'éprouvai un singulier mal de tête, qui me prenait au haut du crâne, et qui descendait jusqu'aux sourcils. Pendant ce temps-là, le brouillard n'arrêta pas. Mon haleine s'était gelée contre mon mouchoir, la neige avait mouillé mes habits : il me semble bientôt que j'étais tout nu. Je redoublai la rapidité de mes mouvements, et je me mis à chanter, pour chasser un tas d'idées bêtes qui me venaient dans l'esprit. Ma voix se perdait sur cette neige, aucun écho ne me répondait : tout était mort au milieu de cette nature glacée ; ma voix me faisait à moi-même une drôle d'impression. Je me tus, j'avais peur.

« A deux heures, le ciel blanchit vers l'orient. Avec les premiers rayons du jour, je sentis le courage me revenir. Le soleil se leva, luttant avec les nuages qui couvraient le Mont-Blanc ; j'espérais toujours qu'il les chasserait ; mais, sur les quatre heures, les nuages s'épaissirent, le soleil s'affaiblit, et je reconnus que ce jour-là il me serait impossible d'aller plus loin. Alors, pour ne pas tout perdre, je me mis à explorer les environs, et je passai toute la journée à visiter les glaciers et à reconnaître les meilleurs passages. Comme le soir venait, et le brouillard à sa suite, je descendis jusqu'au Bœuf à l'Oiseau, où la nuit me prit. Je passai celle-là mieux que l'autre, car je n'étais plus sur la glace, et je pus dormir un peu. Je me réveillai transi, et, aussitôt

que le jour parut, je redescendis vers la vallée, ayant dit à ma femme que je ne serais pas plus de trois jours.

« Je n'avais pas fait cent pas hors des dernières maisons, que je rencontrai François Paccard, Joseph Carier et Jean-Michel Tournier : c'étaient trois guides ; ils avaient leur sac, leur bâton et leur costume de voyage. Je pensai qu'ils tentaient le voyage que je n'avais pu faire ; d'autant plus que M. de Saussure avait promis une récompense au premier qui atteindrait le haut du Mont-Blanc. Une ou deux questions que me fit Paccard me confirmèrent dans mon opinion. Je le vis alors échanger avec les autres un signe d'intelligence que je fis semblant de ne pas apercevoir. Ils se retirèrent à l'écart, se consultèrent entre eux, et finirent par me proposer de monter tous ensemble ; j'acceptai ; mais j'avais promis de rentrer, et je ne voulais pas manquer de parole à ma femme. Je revins donc chez moi pour lui dire de ne pas être inquiète, changer de bas et de guêtres, et prendre quelques provisions. A onze heures du soir, je partis de nouveau sans me coucher, et, à une heure, je rejoignis mes camarades au Bœuf à l'Oiseau. Ils dormaient comme des marmottes ; je les réveillai : en un instant ils furent sur pied, et nous nous mîmes tous les quatre en marche. Ce jour-là, nous arrivâmes vers les trois heures au dôme du Goûter. Déjà l'un de nous, Paccard, avait manqué d'air un peu au-dessus des Grands-Mulets, et il est resté couché sur l'habit de l'un de nos camarades.

« Parvenu au sommet du Dôme, nous vîmes, sur l'aiguille du Goûter, bouger quelque chose de noir que nous ne pouvions distinguer. Nous ne savions pas si c'était un chamois ou un homme. Nous criâmes, et l'on nous répondit ; puis, au bout d'un instant, comme nous faisions silence pour entendre un second cri, ces paroles nous arrivèrent :

« — Oh ! les autres ! attendez, nous voulons monter avec vous.

« Nous les attendîmes, en effet. Au bout d'une demi-heure, ils nous rejoignirent : c'étaient Pierre Balmat et Marie Coutet, qui avaient fait le pari, avec les autres, d'être parvenus avant eux au dôme du Goûter ; leur pari était perdu. Pendant ce temps, pour utiliser les moments, je m'étais aventuré à la découverte, et j'avais fait un quart de lieue à peu près à cheval sur l'arête en question, qui joint le dôme du Goûter au sommet du Mont-Blanc : c'était un chemin de danseur de corde ; mais c'est égal, je crois que j'aurais réussi à aller jusqu'au bout, si la pointe Rouge ne fût venue me barrer le chemin. Comme il était impossible d'avancer plus loin, je revins vers l'endroit où j'avais quitté les camarades ; mais il n'y avait plus que mon sac : désespérant de gravir le Mont-Blanc, ils étaient partis en disant :

« — Balmat est leste, il nous rattrapera.

« Je me trouvai donc seul, et un instant je balançai entre l'envie de les rejoindre et le désir de tenter seul l'ascension. Leur abandon m'avait piqué ; puis quelque chose me disait que, cette fois, je réussirais. Je me décidai donc pour ce dernier parti ; je chargeai mon sac et me mis en route : il était quatre heures du soir.

(4 suivre.)

Entre deux saisons

Le Théâtre a fermé momentanément ses portes. La saison de comédie est terminée. Elle n'a rien à envier à celles qui l'ont précédée, quoi qu'en puissent dire certains esprits chagrinés. Le 12 avril, commencera la saison d'opéra, et l'on ne parlera plus de ces vaines jérémades.

Au Kursaal, la revue *Il pleut Bergières* tient toujours l'affiche. Ceux qui l'ont vue ne s'en étonnent point ; ceux qui ne l'ont point encore applaudie feront bien d'y aller sans retard. Ils n'auraient d'ailleurs aucune excuse d'y manquer. A l'attrait réel du spectacle, il faut ajouter un avantage qu'apprécieront tous nos lecteurs n'habitant pas Lausanne : le soir, le spectacle est terminé à 11 h. 25 ; en matinée, à 5 h. 25. Pas besoin de découcher ni de souper hors de chez soi. — Il n'aura pas de matinée le Vendredi-Saint et le lundi de Pâques.

Au Lumen et au Lux la variété et la richesse des programmes est la meilleure justification de l'emprise croissante du public.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAUVAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.